

QUEBEC, SAMEDI 16 OCTOBRE 1937

UN CHEVALIER DE L'AIR

PAR HAL FORREST

Copyright, 1937, by Hal Forrest

Slade et ses hommes poursuivaient Tommy et Skeets, qui essayaient d'atteindre l'avion abandonné, quand apparurent trois avions du ministère de la justice qui descendirent sur les bandits, lâchant des bombes qui les firent pleurer.

Je n'aurais jamais... ah-whoop... dû écouter... ces coquins de la ville... Uh-ah-whoop... choo!

Aw... a-ah-choo!

Ne prenez pas vos fusils, ou les avions, en haut, vont lâcher d'autres bombes!

Tom! C'est Betty-Lou! Elle est saine et sauve!

Pendant ce temps, Tommy et Skeets...

Un autre avion! Regarde! Il plonge sur Betty-Lou!

Ce doit être un as quelconque qui fait des prouesses pour la galerie.

Fais-lui signe d'atterrir, Struss!

Miss Barnes! Miss Barnes! Un autre avion!... Il vole bas... il descend sur nous. Que veut-il?

Ils nous font signe d'atterrir, Jerry!... Mais rien ne pourra nous arrêter, maintenant!

Hal Forrest 418.

QUATRE AS

PAR HAL FORREST

Quand les pilotes de l'avion qui avait descendu l'avion à cabine sans défense virent Larry et Ronnie plonger sur eux, les assassins tournèrent de bord et filèrent au-dessus des montagnes. Les garçons atterrirent alors auprès de l'avion tombé, espérant trouver le pilote vivant.

Nous pourrions peut-être faire quelque chose pour ce pauvre garçon, Ronnie!

Pas de chance Larry! Il est fini!

Ronnie!... Il y a une autre personne sous les débris!

Je souffre!... Je vais mourir!

C'est Sines... qui a fait cela... Il a essayé d'avoir l'autre moitié de... la... carte.

La... carte... dans... ma... ceinture. Prenez-la... Promettez-moi... de la donner... à ma... fille... Anne...

Hal Forrest



Une aventure dans la montagne

Par HAROLD WATKINSON

Le train s'arrêta pour la dernière fois à Grindelwald, et Gilbert se leva pour boutonner son mackintosh. Il pleuvait à verse et, fatigué de ce long voyage, il se demanda, l'air lugubre, quelle sottise il avait eu de quitter l'Angleterre pour aller voir tomber la pluie en Suisse. Traçant du revers de la main une large coulée dans la vitre embuée du compartiment, il se pencha pour regarder au dehors. Le temps ne donnait aucun signe d'amélioration prochaine, et ce fut sans enthousiasme qu'il s'empara de sa hache à glace et de son havresac, puis sortit sur la plate-forme d'observation, en arrière du train. De là il put apercevoir l'autre côté de la vallée entourée de montagnes, mais la perspective n'en était guère plus encourageante ; derrière un plafond de nuages grisâtres, on ne pouvait voir que les flancs couverts d'arbres de l'Eiger et l'extrémité du glacier. N'eût été le déclenchement subit d'une avalanche, on n'aurait même pas soupçonné qu'il y avait des pics neigeux là-haut, et avec une exclamation de dégoût, il descendait de la plate-forme au moment où le train stoppait.

Seul un chasseur d'hôtel avait quitté l'abri des édifices de la gare pour venir au-devant des voyageurs, mais Gilbert n'éprouva nulle difficulté à reconnaître, à quelque distance la grosse tête du guide Hans, qui se tenait debout, avec indifférence, parmi les mares d'eau fangeuse.

— Bonne journée pour la montagne, n'est-ce pas, Herr Causton ? dit-il, avec l'un de ses rares sourires, comme Gilbert arrivait près de lui.

— Repoussant un porteur trop zélé, Hans s'empara du havresac de Gilbert et sortit le premier de la gare. Gilbert le suivit avec lenteur tout en songeant qu'il s'était figuré bien autrement son retour au lieu de son noviciat de montagnard. Il avait rêvé d'un beau soir où les hauts pics du Wetterhorn et de l'Eiger lui apparaîtraient dans une clarté lumineuse, au-dessus de la vallée, pendant que leurs flancs, dans leur partie supérieure, seraient nuancés de rose par le soleil couchant.

Il était monté, l'année précédente, avec Peta, au sommet du Bear, dont les beaux jardins donnent sur les eaux vertes de la rivière Lutschine, alimentée par un glacier, et sur le glacier lui-même.

Le souvenir de Peta lui était encore douloureux, pendant que, courbant les épaules sous la pluie cinglante, il passa devant la barrière de l'hôtel, bien déterminé à ignorer le faible son de l'orchestre de danse qui lui parvenait aux oreilles et qui lui paraissait comme une moquerie à son adresse.

Il avait été si sûr de Peta. Il se souvenait bien de leur première rencontre chez un ami. Plus tard, dans la soirée, ils avaient dansé ensemble et elle avait été légère comme une plume dans ses bras. Au bout d'un mois ils s'étaient fiancés, et, ensuite, leur mariage leur parut inévitablement ordonné par les événements, depuis la découverte de leur amour pour les montagnes jusqu'à l'offre d'une suprême autorité à sa vieille école, s'ils se mariaient. Il n'avait jamais encore si bien constaté la perfection des projets qu'ils avaient formés qu'en ces quelques minutes précédant l'ouverture des classes de la matinée après lesquelles il avait ouvert la lettre qui lui annonçait le mariage de Peta avec James Brand.

Il avait d'abord refusé de croire que la structure de son bonheur, édifié avec tant de soin, s'écroulerait comme cela, en un instant ; plus tard, il s'estima heureux d'avoir été soustrait à la commiseration de ses amis par l'isolement de l'école. Dès qu'il avait pu s'échapper, il s'était sauvé en Suisse, chercher la consolation dans les montagnes, et voilà qu'il y trouvait la pluie. Il frissonna quand un froid russelet de pluie lui descendit dans le dos, après avoir trouvé moyen de pénétrer entre son collet de pardessus et son cou, et s'apercevant que le bas de son pantalon était tout trempé, il se hâta derrière son compagnon.

— Le temps n'est pas bien beau, dit Hans d'une voix encourageante, pendant qu'ils traversaient la prairie qui les séparait de son pittoresque chalet, mais le vent est bon et demain nous pourrions escalader le Shreckhorn.

Pendant que Gilbert regardait par la fenêtre, avant de se mettre au lit, il vit que le temps s'éclaircissait et que quelques étoiles brillaient déjà au firmament, tandis que sur les sommets les amas de neiges s'apercevaient en une faible lueur.

"Dr Livingstone, je présume ?"

— La Hutte de la Mort, dit Hans, faisant une pause sur le coin d'un des innombrables zig-zags du sentier difficile, en pointant son doigt vers les hauteurs.

La Hutte se trouvait au-dessus d'eux, sur une épaule rocheuse qui s'avancait jusqu'au bord du glacier. Elle paraissait toute petite et fort lointaine sous un ciel lourd laissant pressentir la venue prochaine d'un autre orage. La matinée avait été merveilleusement belle — trop belle : cela ne pouvait pas durer, comme ils en avaient fait tous deux la remarque, en contemplant l'intense clarté qui environnait les pics recouverts d'une

neige nouvellement tombée, étincelant au soleil. Les petits nuages qui en couronnaient le sommet furent bientôt rejoints par un cumulus dérivé des plaines italiennes sous la poussée d'un vent chaud du sud. De sombres nuages menaçaient maintenant le sommet des montagnes, et les deux alpinistes se mirent à escalader rapidement les échelons de fer qui rendaient possible l'ascension des rochers escarpés de l'épaule et leur permirent d'atteindre l'entrée de la hutte au moment où de grosses gouttes de pluie venaient s'étaler sur le sentier poli, comme des ongles bien entretenus.

Gilbert avait espéré qu'ils s'y trouveraient seuls avec le gardien mais quand ils y entrèrent, ils y virent une autre personne qui était occupée à écrire sur le bout de la longue table de la hutte. Il s'assit pour échanger ses lourdes bottes contre les pantoufles à semelles de bois fournies par le club Alpin Suisse. Il pensa qu'il faisait bon, maintenant, être de retour dans les montagnes, pendant qu'il reniflait avec satisfaction l'odeur agréable des meubles soigneusement astiqués, du cuir des bottes et du fromage suspendu à l'autre bout de la vaste pièce. La longue couchette sur laquelle étaient des couvertures pliées, le livre de la hutte, placé sur une tablette spéciale, la vue de la chute de glace et du glacier, qu'il apercevait par la fenêtre étaient exactement tels qu'il les avait déjà vus et



En avant d'eux se trouvaient des difficultés qu'il ne savait peut-être pas au pouvoir de Gilbert ni au sien de surmonter. Cependant, Joan n'hésita pas un instant.

Ils lui rappelaient des souvenirs.

Près du poêle de cuisine, Hans et Jacob, le vieux gardien de la hutte, conversaient dans le poêle de la vallée, pendant qu'ils préparaient l'inévitable soupe. Le ton guttural de leurs voix et les pétilllements du feu faisaient sentir davantage le vide et le silence des régions élevées qui les entouraient. Il goûta vivement le calme, la tranquillité du lieu.

Il était penché et occupé à défaire un noeud récalcitrant, dans le lacet de sa chaussure, quand il entendit une voix douce qui disait :

— Dr Livingstone, je présume ? Surpris, il se retourna vers l'endroit d'où venait la voix, et vit l'autre occupant de la hutte, à l'autre bout de la table.

Il éprouva une autre surprise en reconnaissant Joan, la cousine de Peta, dont les taquineries, l'élégance et le maquillage exagérés n'avaient servi qu'à l'ennuyer et à augmenter à ses yeux le charme de Peta.

Elle avait pris plaisir à l'appeler le maître d'école et à affecter d'avoir une crainte excessive de ses pouvoirs disciplinaires, faisant toujours précéder ses remarques de "Si l'on vous plaît, monsieur", et à composer son visage, aux traits assez masculins, de manière à lui faire exprimer une ingénuité juvénile qui rendait incongru l'éclatant barbouillage de ses lèvres maquillées.

Gilbert la trouvait d'une franchise aussi embêtante qu'inquiétante. Il aurait été difficile de le convaincre qu'intérieurement elle l'admirait pour la fermeté de son caractère, qualité assez rare parmi ses amis. En lui répondant, il essaya de ne rien lui lais-

ser voir de ses appréhensions.

— Que pouvez-vous bien faire ici ? demanda-t-il. Je ne sais pas que vous vous adonniez à ce genre de passe-temps.

Elle rit de son ébahissement. Oui, il se souvenait bien de la fraulein ; le Kleiner Schreckhorn, l'été dernier, n'est-ce pas ? Il était heureux de revoir la fraulein ; elle referait peut-être le grand Shreckhorn, cette saison ?

Hans quitta un instant sa précieuse soupe pour se mêler à la conversation, ayant plus que jamais l'air d'une vieille chèvre avisée, pendant qu'il traversait la hutte. Il avait été fâché de l'abandonnement tout son jeune patron avait donné des signes, en fai-



sant l'ascension jusqu'à la hutte. Quand on est jeune, il faut toujours être gai et rire beaucoup ; ce n'est que quand on est vieux — trop vieux pour escalader les montagnes, qu'on doit être triste. Il était d'une génération qui n'admettait pas beaucoup les femmes dans l'alpinisme ; mais comme son jeune patron paraissait connaître la jeune dame...

— Jacob m'a dit que Hermann avait beaucoup aimé votre manière de faire de l'alpinisme, fraulein, dit-il, avec un petit salut. Il me ferait plaisir de vous faire escalader le Shreckhorn, avec Herr Causton, si vous le désirez.

Puis il retourna près du poêle avec le gardien dans l'attente des événements.

Spectacle terrifiant

L'étonnement de Gilbert n'avait pas été diminué par cette conversation. Il voyait soudain sa compagne sous un nouveau jour et remarquait que le hâle avait remplacé le maquillage, et que des signes de service honorables se voyaient sur son costume d'alpinisme usagé.

— Mais, dit-il, vous ne m'aviez pas dit que vous faisiez sérieusement de l'alpinisme.

— Vous ne me l'avez peut-être jamais demandé, répliqua Joan, qui se demandait comment les hommes pouvaient être si aveugles, pendant qu'elle se préparait à aider Jacob à disposer les provisions sur la table, pour le repas du soir.

Gilbert, encore intrigué, sortit sur la plate-forme de la hutte.

— Que le diable emporte cette fille ! pensa-t-il. Elle avait bien besoin de choisir cette hutte, pour s'y loger, quand il y en avait tant d'autres dans les Alpes !

Il alluma sa pipe et se mit à en tirer de vigoureuses bouffées, essayant de reprendre son calme et de se donner une contenance avant de rentrer dans la hutte. Les réflexions affluèrent dans son esprit. Joan était la dernière personne du monde qu'il se serait attendu à trouver là. Cependant, elle se sentait parfaitement chez elle. Comment ne s'était-il pas aperçu de son caractère entreprenant ?

Il se mit à marcher le long en large sur la plate-forme de la hutte, faisant claquer ses gros souliers. L'o-

rage s'était terminé aussi brusquement qu'il avait commencé, et les nuages s'étaient comme à regret détachés des pics, autour du Finsteraarhorn, dont ils dérobaient toutefois encore le sommet pointu. Trois petits points noirs, là-haut, attirèrent l'attention de Gilbert par leur contraste avec la blancheur environnante. Il essaya de calculer la distance qui les séparait du glacier, pendant que l'odeur de la soupe au fromage parvenait à ses narines et lui faisait se souvenir que son estomac était vide.

Comme il se tournait pour entrer dans la hutte, il lui sembla qu'une des petites taches noires avait changé de place, et il se mit à la fixer avec plus d'attention. Ce n'était pas de l'imagination : le point le plus bas avait remué — il remua encore.

Horrible, il comprit que ces points noirs c'étaient des êtres humains, et non pas des rochers, qui descendaient le long de la plus dangereuse surface glacée du district.

— Grand Dieu ! il ne leur reste plus que deux heures de jour, se dit-il avec anxiété.

Tout en faisant cette réflexion à haute voix, il entra dans la hutte et faisait signe au guide. D'un geste il lui indiqua la vallée.

— Les pauvres diables ! murmura le guide, tout en regardant de ce côté, les yeux abrités sous sa main tendue.

— Pourrions-nous faire quelque chose ? demanda Gilbert.

— Pas tout de suite, répondit Hans. Ils ont encore le temps d'atteindre le glacier avant qu'il fasse noir... s'ils peuvent trouver un chemin. Nous devrions être là dans une demi-heure, ajouta-t-il, en entrant dans la hutte, où Gilbert interrogeait le gardien.

Les alpinistes descendaient maintenant lentement, cherchant leur chemin parmi les obstacles invisibles à une courte distance. Gilbert sentit une main sur son bras : c'était celle de Joan.

— Que regardez-vous ? demanda-

Gilbert, au cours d'une ascension périlleuse, rencontra la femme idéale --- et la mauvaise

t-elle.

— Trois alpinistes qui escaladent un mur de glace, répondit-il.

Hans sortit de la hutte avec des lunettes d'approche et les fixa sur le groupe. Gilbert vit son visage s'assombrir.

— C'est Willie, dit-il brièvement. — Alors, ce doit être... dit vivement Joan, et Gilbert sentit que sa main se contractait sur son bras.

— Oui, dit Hans. Ce sont vos amis, Herr Brand et sa femme. Willie ne devrait pas les faire descendre de cette manière.

— Brand ? questionna Gilbert. Voulez-vous dire Peta ?

— Oui, reprit Joan. J'allais vous le dire. Ils ont passé la nuit à la hutte Straglegge et je croyais que vous et Hans seriez partis avant qu'ils reviennent. Ils ont engagé Willie comme guide pour une semaine, et je voulais l'avoir demain pour m'accompagner. Gilbert regarda fixement dans la vallée.

Peta, là-haut, avec un guide inexpérimenté... Il avait remarqué le ton de blâme qu'avait pris Hans, en parlant du guide. Quel fou criminel doit être ce Brand, pensa-t-il pour risquer sa vie comme cela !

— Nous ne pouvons pas rester ici à rien faire, dit-il, en repoussant le bras de Joan et entrant dans la hutte. Hans mettait ses bottes et Gilbert enleva prestement ses pantoufles puis suivit son exemple.

Il songeait à Peta, qui serait peut-être obligée de passer la nuit sur quelque étroite saillie du glacier, incapable de se mouvoir à mesure que le froid augmenterait, lui engourdisant mains et pieds. Ils seraient chanceux si le soleil du matin les retrouvait encore vivants.

Tout en lançant furieusement ses chaussures, il se disait que n'ayant pu empêcher cet homme d'avoir Peta pour femme, il aurait au moins quelque chose à lui dire à propos de la lâcheté dont il faisait preuve en risquant ainsi sa vie.

Il était tenté de penser que ce serait bien bon pour lui qu'il lui arrivât quelque chose de fâcheux, mais il s'efforça de chasser cette mauvaise inspiration de son esprit.

— Qu'allons-nous faire ? cria-t-il. — Nous allons voir, répondit le guide. Ils vont peut-être pouvoir atteindre le glacier avant la nuit ; ils ont encore le temps.

Il sortit de nouveau suivi de Joan.

— Hans ne voulait pas que je vous accompagne, dit-elle. Mais ce sera plus sûr d'être deux pour traverser les crevasses, et Jacob est trop vieux. — A quoi serez-vous bonne ? dit Gilbert.

— Hans dit que le Bergschrund est très difficile à traverser et croit qu'il pourrait être nécessaire d'être trois, répondit-elle.

Elle entra prendre son havresac et Gilbert la regarda aller songeur. Tout à coup, Hans revint. Il avait cet air grave qu'il prenait toujours dans les passages dangereux d'une ascension. Il jeta un coup d'oeil vers Gilbert et Joan et vit qu'ils étaient prêts.

— Il y en a un qui est tombé, dit-il tranquillement. Il faut nous dépêcher.

Ils pouvaient maintenant apercevoir clairement les alpinistes sur le flanc du glacier. C'était le premier de la file qui avait glissé. Ses pistes traversaient la pente raide d'un mur de glace et allaient se terminer sinistrement à l'endroit où il était tombé.

Les deux autres avaient heureusement pu soutenir la tension de cette chute, ce qui leur avait permis de se maintenir en place et de ne pas aller s'écraser en bas du glacier. Mais leur situation restait très dangereuse. La pente était si escarpée que celui qui avait glissé ne put remonter rejoindre ses compagnons, lesquels n'étaient pas assez solidement placés pour l'élever au moyen de la corde qui lui comprimait la poitrine et l'étouffait.

Hans lui cria des encouragements, pendant qu'il sondait avec précaution, avec sa hache, le bord de la grande Bergschrund, une sombre crevasse de centaines de pieds de profondeur qui s'éparpillait le bord supérieur du glacier de la montagne et rendait leur passage difficile. Il ne semblait possible de la traverser qu'à un endroit où un pont de neige gracieusement recourbé traversait l'abîme. Mais le soleil d'été l'avait affaibli et il paraissait trop fragile pour les porter. Pourtant, il n'y avait pas d'autre moyen d'atteindre les alpinistes que de traverser la crevasse sur ce fragile support.

Hans sonda avec précaution sa solidité en le piquant avec l'extrémité de la lame de sa hache ; puis, retournant un peu en arrière, il fit profondément pénétrer sa hache dans la neige et attacha la corde autour. Puis il fit signe à Gilbert d'avancer.

Trois valent mieux que deux

Gilbert se mit à avancer avec circonspection sur le pont, plaçant délicatement un pied devant l'autre, dans la crainte de sentir, à chaque pas, le frêle support céder soudainement sous lui et l'emporter au fond de la crevasse, coupant court à leur entreprise de sauvetage. Au-dessous

de lui, des glaçons tombaient au fond de l'abîme avec de petits tintements, mais le pont tenait et, avec un soupir de soulagement, il atteignit l'autre bord. Comme Hans, il attacha une corde à sa hache et fit traverser Joan. Elle suivit soigneusement ses traces et pendant qu'il la regardait venir, Gilbert regrettait d'avoir douté de son habileté comme alpiniste. Elle était près d'arriver à l'autre bord quand soudain, le centre du pont s'écroula. Pendant que Gilbert tirait sur la corde, il admirait instinctivement la présence d'esprit de la jeune fille, qui s'était lancée en avant, enfonçant la hache dans la glace, de l'autre côté de la brèche, pour amortir sa chute. Il y eut un moment d'anxiété pendant que Gilbert et le guide tenaient fermement la corde, mais le reste du pont résista, laissant la jeune fille plongée dans la neige jusqu'à la taille, les pieds suspendus au-dessus des froides profondeurs de la Schrund.

— Ne remuez pas, lui dit Gilbert, craignant que cela fasse écrouler le reste du pont.

Et pouce par pouce, il la tira vers lui jusqu'à ce qu'elle fût en sécurité. Il pensa, alors, à ce qui aurait pu arriver s'il avait été seul avec Hans.

— Trois valent mieux que deux, pour traverser les crevasses, lui dit-il, sous forme d'excuse, en essayant de sourire, au moment où il saisissait le manche de sa hache et la tira sur le bord du pont de neige.

Joan était en sécurité, mais Hans était encore de l'autre côté. La tâche n'était pas facile de le faire traverser à son tour, et ce fut le guide qui leur suggéra la meilleure manière de s'y prendre. Il se coucha à plat ventre sur le pont, à la façon d'un traîneau, et leur cria de le tirer peu à peu sur l'autre extrémité par la corde qui était fixée à sa ceinture. Le truc réussit. Une fois parvenu à l'autre bord, il dit, tout en secouant ses habits pour en faire tomber la neige :

— La fraulein voudrait-elle nous attendre ici ? Nous pourrions lui laisser une lumière qui lui permettrait de voir clair pour se diriger dans la descente. Et il avait envie d'ajouter : Peut-être qu'après cette périlleuse traversée du pont, elle ne tient pas à monter plus haut.

Joan comprit le sous-entendu et, d'un geste décidé elle serra la ceinture de sa jaquette. Voyant cela, le guide dit : En avant ! Tout en souriant à Gilbert et marchant devant.

Bientôt, ils furent vivement préoccupés par la conquête du grand mur de glace. Hans et Gilbert se remplaçaient à tour de rôle pour tailler des marches dans la glace dure, et Joan les élargissait à leur suite, les préparant pour le passage du retour.

La pente semblait interminable, mais Gilbert vit qu'enfin le guide, qui marchait le premier, donnait des coups de hache plus rapides dans la glace : il semblait qu'il vit arriver la fin de l'obstacle. Il cria gaiement puis Gilbert le vit disparaître derrière la cime.

Une minute après, il sentit tirer la corde, ce qui était le signal d'avancer et se mit en train d'escalader l'obs-

(Suite à la page 7)

Les Gens DE TONNERREVILLE

FONTAINE FOX

La tante Philomène,
la plus grosse femme
de trois comtés.



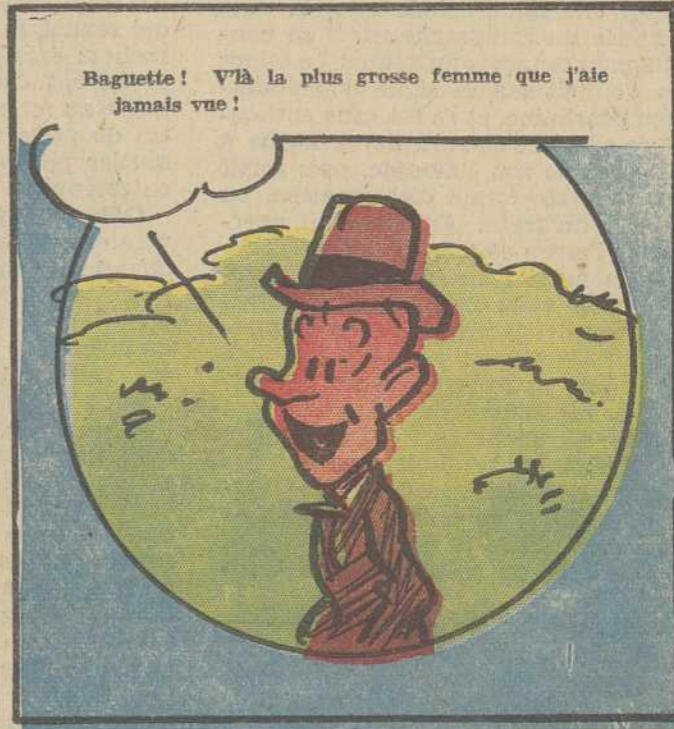
Copyright, 1937-38 Fontaine Fox, Trade Mark Reg. U. S. Pat. Off.
Great Britain Rights Reserved



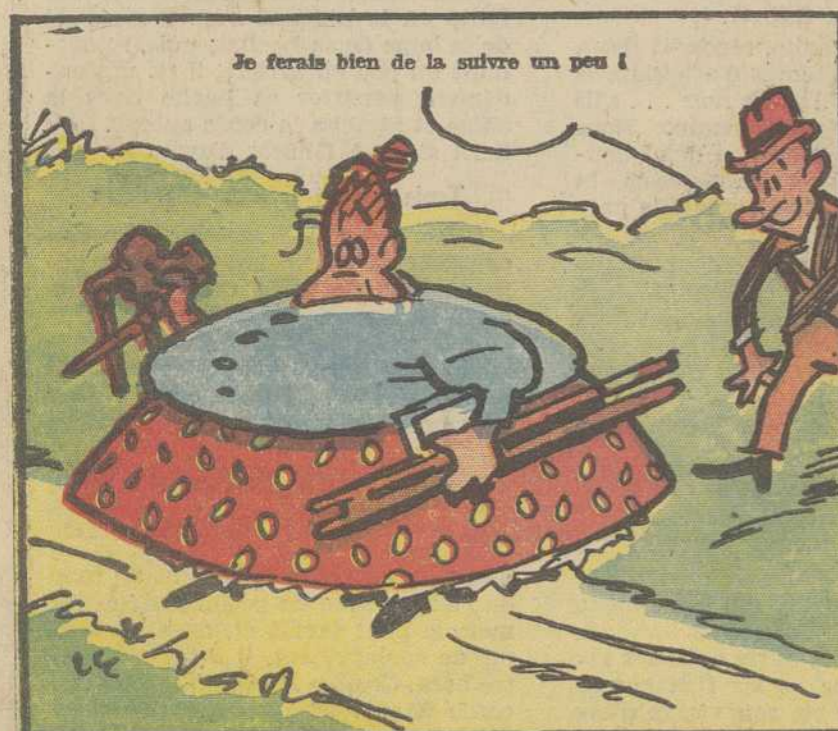
Oh! tante Philomène! Attendez donc
une minute!



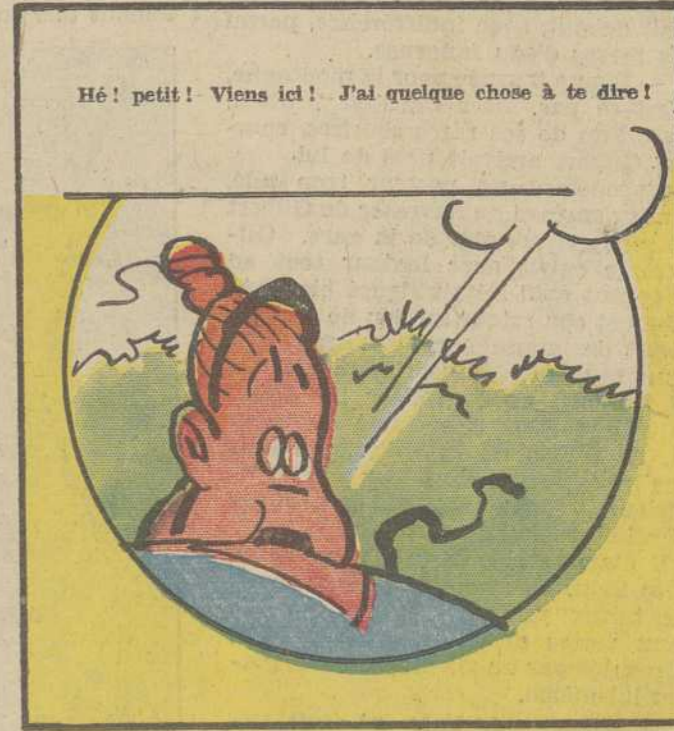
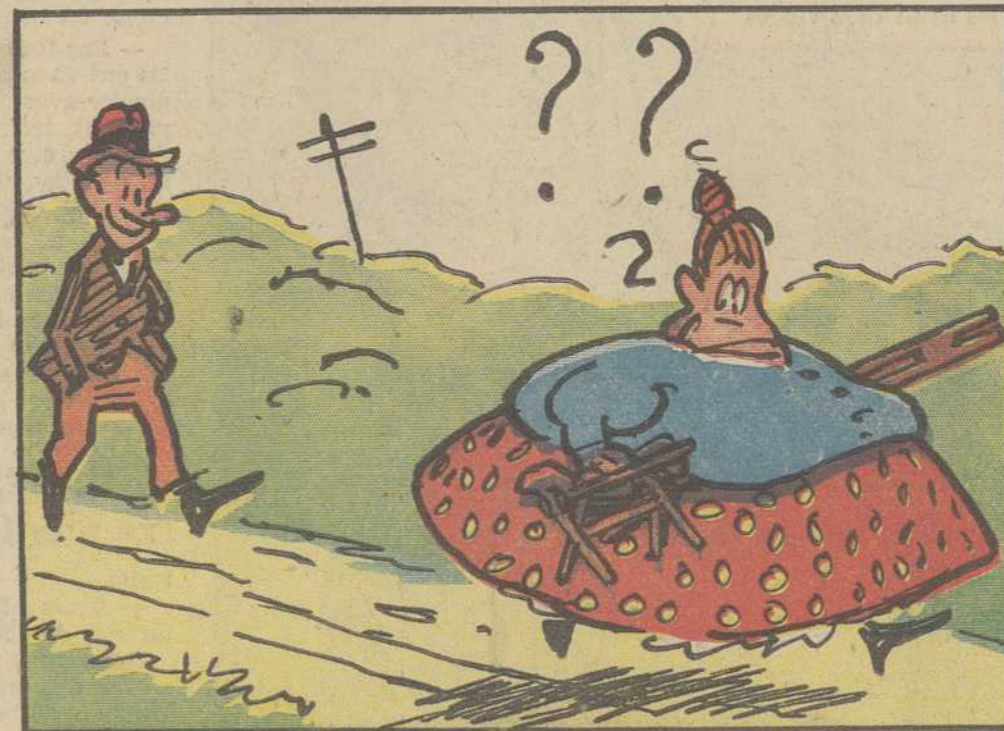
Je voudrais savoir si c'est pour moi que vous avez laissé cet attirail de peintre,
chez Lucette Sanfaçon?



Baguette! V'là la plus grosse femme que j'ai
jamais vue!



Je ferais bien de la suivre un peu!



Hé! petit! Viens ici! J'ai quelque chose à te dire!



Oui, m'mame, j'comprends!



Nom d'un chien! J'espère qu'il n'est rien arrivé à
la tante Philomène!



Hé! m'man! Il y a un homme qui suit la tante Philomène,
et elle veut que tu téléphones au constable!



Oui! Il la suit, mais je vais vite arrêter ça!



C'est vrai que je la suivais, mais je voulais voir si elle pourrait
s'asseoir sur le pilant!



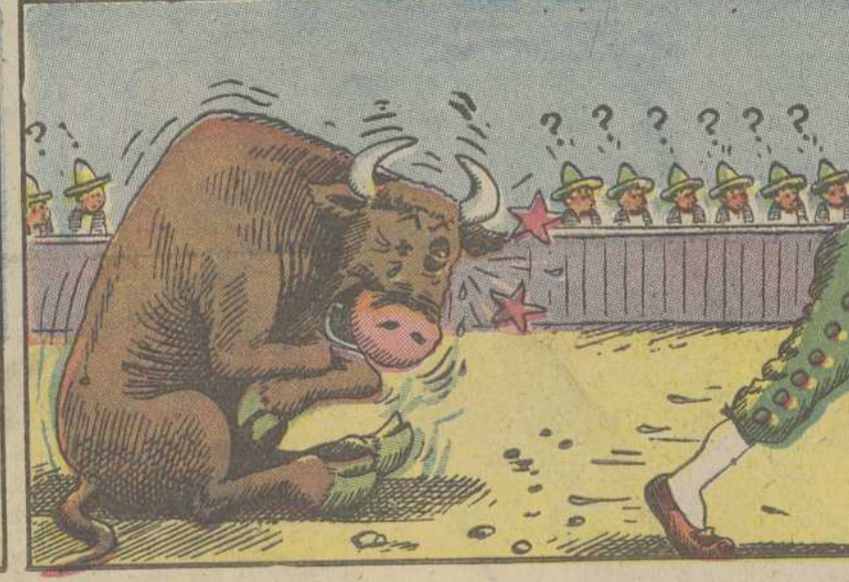
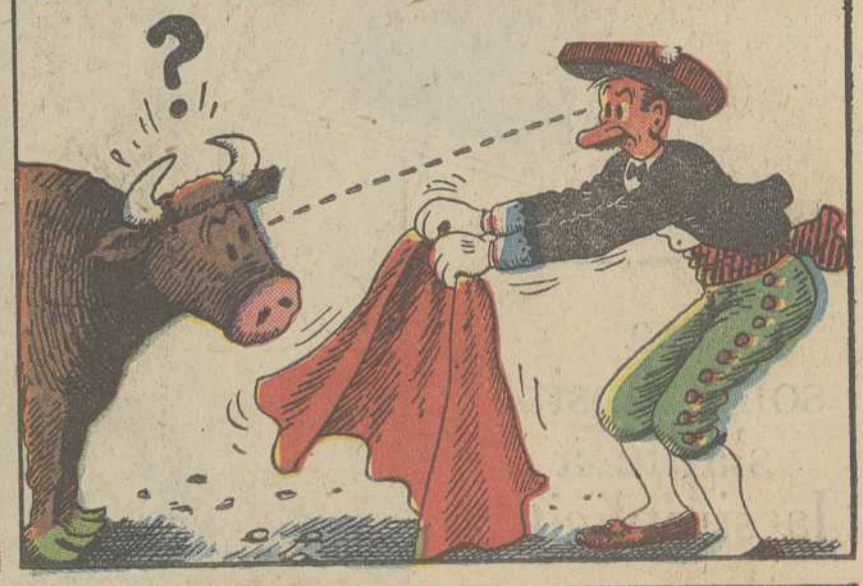
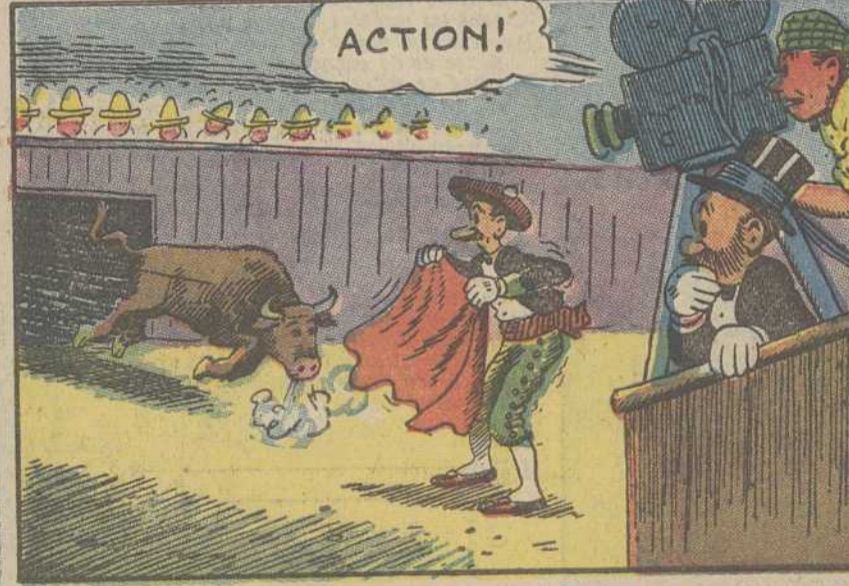
10-17



MUTT & JEFF

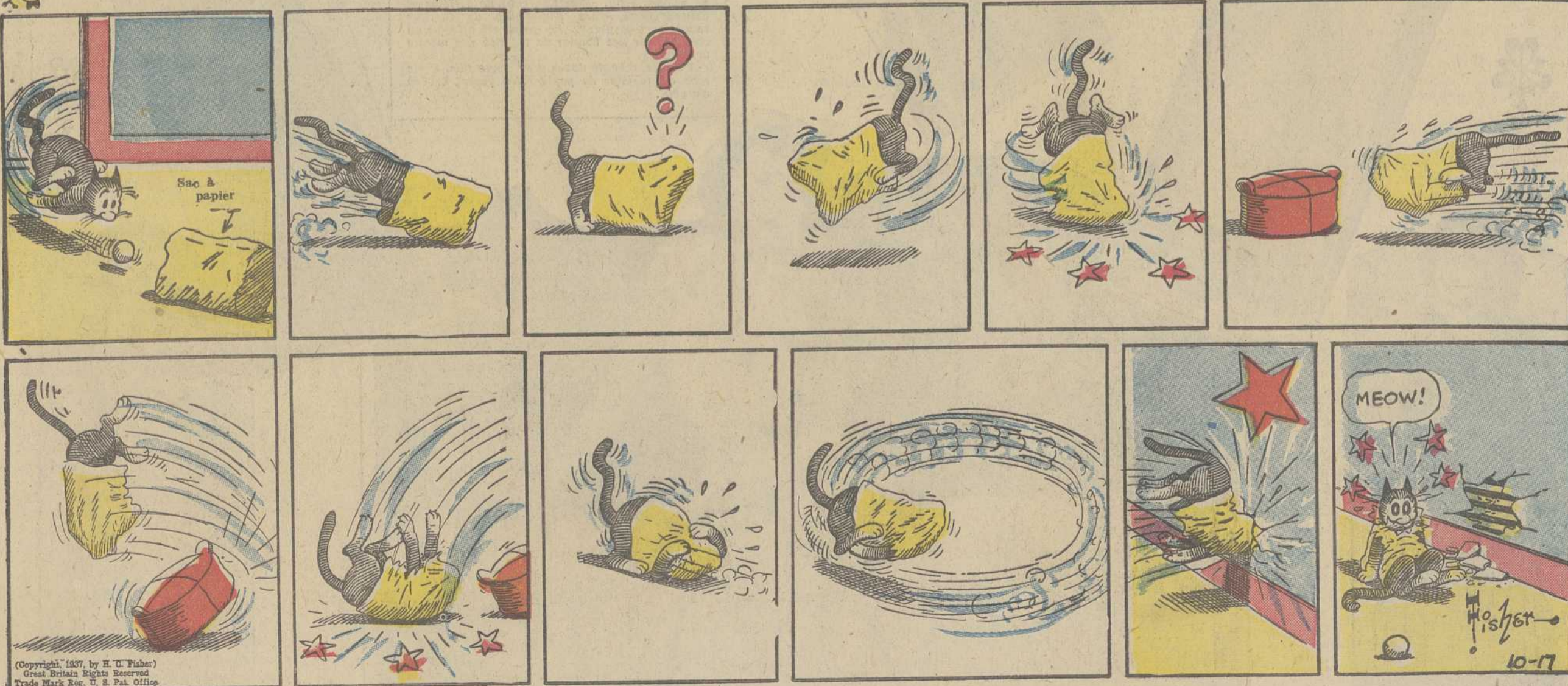
-:- Mutt fait rire le taureau -:-

PAR BUD FISHER



LE CHAT DE CICERON

PAR BUD FISHER



LA FEMME A SON FOYER

Le soir et la mode

Dentelles et tissus métalliques

xxx
Mais
le
blanc
et
le noir
régneront
encore

Vous pouvez faire vous-même votre choix selon ce qui va le mieux à votre type particulier en méditant les modèles de cette page.
Vous y voyez quelques robes de danse et de grand soir et plusieurs robes de diner. Les tissus métalliques, plus souples et plus beaux que jamais, allient la simplicité à la somptuosité et se portent en toutes circonstances.
A gauche, en haut, robe sans ceinture, en duvetine de soie vert foncé. Les gants sont de suède noir brodés de sequins d'or.
A côté, modèle Manguy, de Paris: robe de dentelle de lamé or et noir sur un fourreau de lamé or. A droite, deux autres modèles en lamé. Le premier, une brocade or et noir, l'autre en drap métallique argent et gris.

La
somptuosité
s'allie à
la simplicité

Un dessinateur a choisi le magnifique modèle immédiatement à droite pour la couverture d'un magazine. Cette toilette est en tulle brun brodée de sequins d'or, idéale pour des cheveux roux et des yeux bruns. A gauche, robe de velours rouge sombre simplement garnie d'un petit col de dentelles.
Au bord de la page, à gauche, robe de diner, en dentelle et tulle beige, ornée d'un ceinturon de velours brun. Plus bas, robe de taffetas et dentelle noirs, ornée d'appliqués de taffetas rouge, vert et jaune. Le drapé est attaché au corsage, par des bandes de taffetas des mêmes couleurs.
A droite, robe de danse pour jeune fille. Cette robe est taffetas de papier bleu pastel, brodée d'argent.

CLAUDETTE COLBERT porte ici une robe de crêpe blanc créée pour elle par Travis Banton. La ceinture étroite est brodée. Les seules garnitures de cette toilette, sont le clip et le bracelet de rubis et de diamants que porte l'artiste.

Le secret du sphinx

par
M.H. HALTON

"Je connais le secret du sphinx", disait le bohémien Petulengro, que des milliers d'habitants de ce pays superstitieux considèrent comme le plus grand astrologue, devin, nécromancien, magicien et diseur de bonne aventure du monde.

"Quel est le secret du sphinx ? lui demandai-je. "Beaucoup de gens donneraient une fortune pour le savoir", me répondit-il avec solennité. "Il est écrit sur un parchemin que ma famille s'est transmis de génération en génération et qui contient toute la science acquise par les astrologues de l'ancienne Egypte. Il m'a été offert des milliers de livres pour ce parchemin, mais je ne le vendrais pas même pour les millions de Rothschild — pas pour tout l'argent du monde." "L'argent ne vous intéresse peut-être pas ? dis-je. "Vous l'avez dit", répondit Petulengro; et il disait la vérité.

Le bohémien Petulengro gagne des milliers de dollars par semaine et les dépense presque tous. Il donne des conférences hebdomadaires à la B. B. C., il a un contrat considérable avec un journal du dimanche pour ses pronostics de chaque semaine et il tire des douzaines d'horoscopes par jour, parfois pour des femmes riches qui payent toujours le prix qu'il demande. Le duc de Windsor l'a souvent consulté et il reçoit la visite de marquises et de duchesses. Tous ses dollars ne l'empêchent pas de vivre à la façon primitive de son pays natal, dans un joli petit bois situé près de Londres.

La télévision a, récemment, fait voir Petulengro officiant au mariage d'un couple bohémien. Il suivit les rites de la tribu des Zingari. Au moyen d'un long couteau, il pratiqua des incisions dans la main gauche du marié et dans la main droite de la mariée. Puis il lia leurs mains ensemble en les attachant avec une corde de soie que lui passa un prince bohémien, Jack Smith. Il coupa ensuite la corde et le couple se trouva uni par le mélange du sang. Plus de 2,000 Bohémiens en costumes de gala y assistaient.

J'avais trouvé Petulengro en train de tirer l'horoscope. La superstition va un tel train, en Angleterre, qu'il n'y a plus guère de journaux qui n'aient leur tireur d'horoscope, Petulengro étant le plus célèbre et le plus convoité de tous. Vous savez comment cela marche: "Vous êtes né sous une bonne étoile mais il vous faudra prendre garde aux mardis, qui seront vos jours malchanceux. Dans le champ international, la crise s'accroît ce jour là. Il y aura un gros incendie à Londres". Et alors, le palais de cristal brûle, ou Hitler fait un nouvel accroc dans un traité.

"Il me semble à moi, Bohémien lui dis-je, "qu'un événement de l'importance du renoncement au trône par le roi Edouard aurait dû être prédit à l'avance par les prophètes."

"Il l'a été", me répondit-il, avec le sang froid qui caractérise tous les prophètes de profession. Ne l'avez-vous pas vu dans les journaux ?" me rétorqua-t-il avec vivacité. "Avez-vous lu toutes les prédictions qui ont été publiées dans les journaux ?" "Non, pas une seule", répondis-je. "Alors..." dit-il.

Je lui demandai comment il lisait dans les étoiles. "J'ai un télescope, mais je m'en sers rarement", me répondit-il. "Je connais assez les noms, les positions et les mouvements de toutes les étoiles pour ne pas avoir à référer aux diagrammes ou cartes." "Vous trompez-vous, parfois ?" demandai-je. "Jamais", fut la réponse catégorique de Petulengro; "et je tire environ 16,000 horoscopes par semaine." "Vous devez avoir une ma-

chine ?" "Non", répondit-il, "mais j'ai une méthode."

Comme il ne voulait pas me dire en quoi consistait sa méthode, je le questionnai au sujet de la magie. "La magie, les charmes, les malédictions et les mauvais esprits, tout cela existe", me déclara-t-il. "Même les revenants ?" demandai-je. "Même les revenants", répondit-il. "Quatre-vingt-dix pour cent des mediums spirites sont faux, mais ça n'empêche pas les esprits de revenir de l'autre monde". Comme preuve de ce qu'il avançait, il me montra une lettre venant d'un propriétaire d'hôtel d'Harrogate auquel un revenant avait causé des ennuis en pénétrant dans les chambres des pensionnaires et y écrivant quatre lignes en vers. Petulengro lui avait envoyé un charme et le revenant était parti pour ne plus revenir.

"Par le même moyen", continua-t-il, "j'ai fait disparaître quarante-quatre verrues de la main d'une petite fille". "Pouvez-vous, par le mé-

Le Bohémien Petulengro gagne des milliers de dollars par semaine à tirer l'horoscope, et les donne presque tous.



Le Bohémien Petulengro, le plus célèbre astrologue de l'Angleterre.



"Il y a des gens qui seraient prêts à donner une fortune, pour connaître le secret du sphinx..." A GAUCHE: Jeune femme de la Bohême, en costume de fête.

Illustrations de George Paginton

me moyen faire pousser des verres sur les mains ?" demandai-je. "Oh, certainement", dit-il avec calme. Je lui trouvais joliment de culot mais je n'en laissai rien voir.

Il me regarda fixement, de ses yeux gris-bleu sans grande ex-

pression et me demanda si j'aimerais voir ce qu'il peut faire. Sur ma réponse affirmative, il ouvrit un tiroir et en tira un jeu de cartes. Je pensai: "Il va exécuter quelques tours de cartes ! Je ne fais pas de simples tours de cartes",

dit-il, comme s'il avait deviné ma pensée. "Naturellement, je connais le sortilège, mais il faut bien vous mettre dans l'esprit que ce que vous verrez est de la magie, de la pure magie."

Il envoya sa soeur dans une autre pièce, à côté de celle où nous étions. "Mêlez les cartes", dit-il. Je les mêlai. "Maintenant, choisissez dans le tas et ne la montrez pas ni ne me dites quelle carte vous avez choisie". Je pris une carte au milieu du paquet et la mis dans ma poche. Il fronça ses sourcils broussailloux. Quelques secondes après, j'entendis sa soeur prononcer un mot en langue bohémienne. Instantanément, Petulengro détendit ses sourcils. "C'est l'as de trèfle", me dit-il. Je regardai, c'était bien l'as de trèfle. "C'est cela de la magie", dit le Bohémien. Je lui demandai de recommencer.

Cette fois, je fis plus attention et en choisissant une carte, je ne lui laissai pas voir le paquet. De nouveau l'étrange mot bohémien se fit entendre dans la pièce à côté. "C'est le deux de trèfle", dit le voyant. C'était bien le deux de trèfle. Nous nous mîmes ensuite à parler des femmes. "Ce n'est pas l'or, mais les femmes", me dit Petulengro, "qui sont la cause de tous les maux du monde".

Je lui dis que j'en connaissais de charmantes. "C'est bien là le danger", me répliqua-t-il, "elles sont si aimables ! Affaires, hommes, nations, empire, tout a été ruiné par elles. Je suis heureux qu'il n'y ait pas de femme dans ma vie. Tout ce que je demande est de vivre simplement, près de Dieu, de manger du pain pétri

par moi et de fumer ma pipe."

"Alors, pourquoi prendre la peine de tirer l'horoscope ?"

"Cela rend services aux gens", dit Petulengro, "car, comme je vous l'ai dit, mes horoscopes sont vrais".

Maintenant, je ne me montrerais pas sceptique au point de dire que l'astrologie ne signifie rien. Les astrologues chaldéens et égyptiens, sans instruments, télescopes ou trigonométrie, nous ont donné la science de l'astronomie. Nous savons d'ailleurs que les cieux influencent physiquement la terre. C'est la lune qui cause les marées. Le même astre peut modifier le degré d'enthousiasme avec lequel une truite considérera votre appât. Il est évident que les étoiles influencent nos vies. Mais vous ne me ferez pas croire que même un Petulengro peut prédire l'avenir d'un homme d'après les étoiles. Le contraire est si évident ! S'il le pouvait, tout le monde serait riche. Ses prédictions et d'autres de gens comme lui n'ont rien changé à l'histoire du monde.

Je lui dis la date de ma naissance et lui demandai de tirer mon horoscope. "Vous êtes né sous le signe des Poissons", me dit-il. "Votre vie sera guidée par la planète Neptune. Des tracas et des émotions vous attendent."

Il y a toujours de ces choses dans tout vie d'homme, n'est-ce pas ? N'empêche que je trouve que Petulengro mène une vie très agréable, dans son joli bois, sans souci du monde ni de l'argent. "Dites-moi seulement une chose qui doive m'arriver et automne ?" demandai-je. Le Bohémien hochait la tête et retomba dans les nuages.

Une aventure dans la montagne---

Par Harold Watkinson

(Suite de la page 3)

tacle en mettant ses pieds dans les trous en forme de case à lettres creusés dans la glace tout en se sentant plein d'admiration pour Joan qui suivait toujours courageusement. Dans des difficultés de ce genre, la corde qui unit deux alpinistes est plus qu'un lien matériel. Elle savait qu'en avant d'eux se trouvaient des difficultés encore plus grandes à surmonter, et cependant elle n'avait pas flanché un seul instant. Loin de leur avoir nuit, comme il avait été porté d'abord à le penser, elle leur avait aidé, et il n'était pas loin de croire que sans elle, leur expédition de sauvetage n'aurait pas eu de succès. Ils n'avaient échangé que peu de paroles, depuis qu'ils avaient quitté le glacier, mais il sentait qu'un échange de pensées avait déjà fait d'eux de vieilles connaissances. Il lui donna la main, pour l'aider à monter sur la dernière marche, et à travers les mitaines il sentit l'encourageante pression d'une camaraderie née du danger surmonté.

Pas de temps à perdre

C'était James qui était tombé. Il n'était qu'à vingt pieds au-dessous du sommet, mais à droite où la glace des-

cendait tout unie jusqu'au glacier. La corde formait une ligne sombre sur la glace. Il s'agrippait désespérément avec sa hache et les clous de ses souliers, pour diminuer la tension de la corde. Ses bras tremblaient de fatigue et il était évident qu'il ne pourrait pas tenir bien longtemps comme cela. Il fallait agir avec le plus de promptitude possible.

Hans avait un plan. Il grimperait jusqu'à l'endroit où se trouvait le couple, et Gilbert lancerait une corde à noeud coulant à James, pour qu'il puisse le tirer au sommet. Joan devrait saisir la corde de Gilbert, quand il la lancerait par-dessus bord, ce qui lui faisait.

Quelques minutes après, Hans cria qu'il était auprès de Peta et de Willie et attacha la corde. Gilbert monta jusqu'à la crête. Il sentait l'ironie de la situation où il se trouvait, pendant qu'il s'efforçait de sauver la vie de l'homme qui lui avait enlevé Peta, mais tous ses sentiments personnels étaient submergés par le besoin d'action.

— Etes-vous prêt ? cria-t-il, en lançant la corde, dont le bout atteignit Brand, qui la tint un moment puis la lâcha.

De nouvelles tentatives furent éga-

lement vaines : James ne pouvait tenir la corde.

— Pauvre diable ! pensa Gilbert, en comprenant qu'il en était rendu au dernier degré de l'épuisement physique.

Soudain il entendit la voix de Peta qui lui cria : Prenez la corde ! Ne voyez-vous pas que nous serons tous entraînés dans l'abîme, si vous ne le faites ?

Sa voix était aiguë et hystérique. "Elle ne tiendra pas plus longtemps que lui", pensa Gilbert et il se demanda ce qu'en ferait Hans si elle devenait subitement folle. Pour la première fois, il éprouvait pour elle une sorte d'indifférence méprisante. Se tournant vers Joan, il lui dit :

— Attachez ma corde, voulez-vous ? Je vais tâcher de rejoindre James ; c'est mon seul espoir de le sauver.

— En effet, c'est la seule chance que nous ayons, répondit-elle, mais c'est moi qui irai. Si je tombe, vous serez assez fort pour me tenir, tandis que si vous tombez, je ne pourrai pas vous retenir, et c'en sera fini de nous.

Elle lui lança la corde et se pencha pour tailler la première marche.

— Je ne puis vous laisser courir pareil danger, dit Gilbert.

— Ne dites pas de bêtise, lui dit-elle en le regardant par-dessus son épaule. Je compte sur vous : c'est la chose la plus sûre pour nous deux.

Et armée de sa hache, elle se mit en train

de tailler des marches dans la glace. Elle pouvait entendre de là-haut Peta qui se plaignait qu'elle avait froid. Les nerfs tendus à l'extrême, elle regardait Joan s'en aller vers James et, se balançant avec précaution sur ses faibles appuis, attacher une corde à sa poitrine, puis se retourner pour remonter.

Succès final

Ils étaient maintenant tous les six inconfortablement cramponnés à la crête et, en dépit de l'optimisme du guide, Gilbert vit qu'il restait encore beaucoup à faire avant qu'ils puissent arriver sains et saufs au glacier. Willie décrivait avec volubilité l'orage qui les avait retardés, disant que c'était la faute de Herr Brand s'ils étaient descendus par le mauvais côté.

— Donnez-moi un coup de main, ici, et ne parlez pas tant, lui dit Gilbert, qui se mit à froter vigoureusement les mains à moitié gelées de James Brand.

Gilbert commençait à éprouver une certaine admiration pour Brand ; il avait tout enduré sans un mot de plainte ou de frayeur et il s'était poliment excusé de leur avoir causé tant de mal. Mais malgré le courage qu'il montrait, il était évidemment très affecté.

Ce fut Peta qui causa le plus d'anxiété à Gilbert. Elle était évidemment à la veille d'avoir une crise de nerfs. Elle criait continuellement des reproches à Willie pour n'avoir pas fait son devoir comme guide, et à son mari, pour avoir mis leur vie en danger.

Il se mirent à descendre et arrivèrent graduellement à la dernière marche. Willie, qui marchait le premier, sonda le pont de neige et dit qu'il s'était raffermi pendant la nuit.

Gilbert tendit la main à Peta, qui était descendue entre Hans et lui.

— Willie et James n'auraient pas dû me permettre de faire une ascension aussi dangereuse, dit-elle avec vivacité. Vous ne l'auriez pas fait, vous, Gilbert.

Et en disant cela, elle lui jetait un de ces regards qui l'avaient autrefois si délicieusement ému. Mais cette fois, il la regarda froidement.

— Vous feriez bien de prendre soin de votre mari, madame Brand ; il est dans un état inquiétant, lui dit-il.

Puis, voyant qu'elle était en sécurité, s'occupa de Joan qui suivait déjà Willie sur le pont de neige.

Ils seraient bientôt en sécurité de l'autre côté du glacier, là où la hutte les attendait pour leur offrir un abri confortable, et il se sentit tout rasséréné.

Peta et James Brand s'en iraient de leur côté : il en serait débarrassé. Il n'éprouvait plus aucun regret du passé ; il ne songeait plus qu'à ce que lui promettait l'avenir.

Il fixa la corde qui devait aider Joan à traverser le pont. Demain, l'accompagnerait, avec Hans, dans son excursion au-dessus du défilé. Pendant qu'il marchait à côté d'elle, elle le regarda en souriant de son sourire d'écolier.

— Eh bien, monsieur ? dit-elle.

— Eh bien, c'est ça, dit Gilbert sur un ton dédaigné.

Il prit sa main et sentit à la pression de cette main qu'il était compris.

Côte à côte, ils s'en retournèrent à la hutte, et Hans qui tenait le bout de la corde derrière eux, vit ce qui se passait et rit sous cape.

LA FAMILLE FRIC

--: Toinon en remontre à son professeur --:

PAR SOL HESS

Je m'en suis occupée !

Ca été une bonne chose, pour le petit, cette expérience du cirque et tout cet argent qu'il a fait, mais pendant ce temps-là il n'a pas étudié beaucoup, et l'instruction devrait passer avant tout.

J'ai engagé un professeur et Toinon ne mettra pas de temps à rattraper le temps perdu. On sonne à la porte : ce doit être lui !

... et c'est M. Kitch, fiston. Il va t'aider à t'instruire !

Bonjour, monsieur Toinon !

Bonjour monsieur !

Je suis bien rassuré à son sujet. C'est une heureuse idée, que vous avez eue, Madame Fric !

Il fallait bien que quelqu'un s'occupe de ce garçon !

Et maintenant, voyons où tu es en géographie. Peux-tu me dire où se trouve l'Inde ?

Ben sûr ! C'est en Asie. C'est de là que vient Jumbo, mon ami l'éléphant du cirque !

Dis donc, la leçon a duré longtemps. Je n'aime pas le voir travailler après les heures de classe : il devrait être au lit maintenant !

... et voici le pantalon que je portais au cirque. Comment le trouvez-vous ?

Fichtre ! ce que tu en as eu des aventures ! parle-moi des gens de cirque !

Dis donc, combien payes-tu ce professeur pour être enseigné par notre garçon sur la vie de cirque ?

ESSEYEZ CA !

LE TOUR DU TOTAL DÉTERMINE D'AVANCE

EXEMPLE

(1) Faites écrire par quelqu'un n'importe quel nombre composé de cinq chiffres (A).

(2) Tirez ensuite une ligne deux pouces plus bas et mettez-y le total tel qu'il devra être (F). (Ce total est déterminé en plaçant un 2 en avant du premier nombre inscrit et en soustrayant 2 du dernier chiffre de ce nombre).

(3) Faites alors écrire un autre nombre de cinq chiffres par la même personne (B).

(4) Écrivez-en un troisième vous-même de cinq chiffres (C) de manière à ce que chacun des chiffres de ce nombre fasse 9 avec le chiffre qui se trouve au-dessus.

(5) La personne écrit le quatrième nombre (D).

(6) Vous écrivez le cinquième (E) encore de manière à ce que chacun des chiffres fasse 9 avec le chiffre au-dessus. (Le total sera toujours correct avec n'importe quels nombres posés, si vous suivez ces instructions).

Soumis par FLOYD-W. POWER, Congress Park, Ill.

④ 73507
 ⑤ 17638
 ⑥ 82361
 ⑦ 59045
 ⑧ 40954
 ⑨ 273505-TOTAL

10-17

ZEF LE NAIF

--: Zef voulait s'en assurer --:

PAR SOL HESS

M'sieu Christophe, c'est-y votre maison, celle qui est au coin des rues Hooley et Adams ?

Oui !

C'est-y une maison d'brique, votre maison ?

Oui, c'est une maison d'brique !

Elle a une clôture verte, autour, pas vrai ?

Oui, clôture verte !

Et avec un toit en pointe et une portique en avant ?

Oui, Oui !

Elle a bien beau portique — qui couvre tout le devant, et avec des grillages — c'est un bien beau portique !

Vous dites qu'elle a un beau portique ?

Eh ben, après !

Mais, la maison dont j'parle n'a pas de d'portique du tout : elle est en feu !

Pourquoi est-ce que tu me l'as pas dit, ESPECE D'IMBECILE !

10-17

W.A. Carlson

